LES

DEUX FERMIERS,

OU

LA FORÊT DE S^T.-VALLIER,

MÉLODRAME EN TROIS ACTES A SPECTACLE;

PAR MM. MENISSIER, DUBOIS ET MARTIN S^t.-ANGE.

MUSIQUE DE M. ALEXANDRE;
BALLETS DE M. RENAUZY.

REPRÉSENTÉ A PARIS, SUR LE THÉATRE DU PANORAMA-DRAMATIQUE, LE 1 FÉVRIER 1823.

PRIX: 1 FRANC.

PARIS,
CHEZ POLLET, LIBRAIRE-ÉDITEUR DE PIÈCES DE THÉATRE,
RUE DU TEMPLE, N. 36, VIS-A-VIS CELLE CHAPON.

1823.

Digitized by Google

PERSONNAGES.	ACTEURS.
MAURICE, Fermier d'Auberive. . . .	M. *Tautin.*
MATHURINE, sa femme.	Mlle *Hugo.*
LISE, sa fille.	Mlle *Élise.*
LAMBERT, autre Fermier, voisin de Maurice.	M. *Monnet.*
CHARLES, son fils, Sergent.	M. *Dubiez.*
LANGLOIS, Notaire de St.-Vallier. .	M. *Hérault.*
ÉDOUARD, son fils, jeune Avocat. . .	M. *St.-Ernest.*
L'adjoint au Maire de St.-Vallier. . .	M. *Prosper.*
Un Juge d'instruction.	M. *Pradier.*
BERTRAND, Garde-Forestier de Saint-Vallier.	M. *Vautrin.*
PIERRE, Berger de Lambert. . . .	M. *Bertin.*
CLAUDE, Valet de ferme de Maurice. .	M. *Bouffé.*
Un Geolier.	M. *Théodore.*
Un Brigadier d'Archers.	M. *Ribier.*
Un Paysan.	M. *St.-Charles.*

Paysans, Paysannes, Archers.

La Scène se passe au premier acte dans la forêt de St.-Vallier ; au second, au village d'Auberive, et au troisième dans les prisons de Valence.

IMPR. DE MAD. JEUNEHOMME-CREMIERE,

Digitized by Google

LES DEUX FERMIERS.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une épaisse forêt. Des poteaux indiquent les diverses routes qui la traversent; sur le premier plan, à la droite du spectateur, est un gros chêne.

SCÈNE PREMIÈRE.

Paysans coupant des branchages dans la forêt, puis CLAUDE.

CLAUDE, *dans la coulisse.*

Hé! les amis, les amis.

UN PAYSAN, *regardant à droite.*

C'est Claude, par ici, par ici.

CLAUDE, *entrant.*

Eh ben! l'ouvrage avance-t-il un peu? Dam' c'est qu'il faut encore des rameaux pour c'te surprise en manière de temple d' verdure, vous savez ben, qu' j'ai ménagée à M. Maurice, et ous' qui doit faire danser d'main soir en l'honneur d' la nôce de sa fille.

LE PAYSAN.

Ah! ça, c'est donc ben vrai: d'main mademoiselle Lise épouse M. Edouard, l' fils unique de M. Langlois, notaire d' Saint-Vallier.

CLAUDE.

Dites donc, vous aut', d'où diable sort-y c'lui-là... comment tu n' sais pas qu'ils ont été élevés ensemble, qu'ils s'aiment comme deux tourtereaux d'puis l' jour qu'ils sont v'nus au monde, que d'main à dix heures tout s'ra fini à l'église, et qu'à midi nous s'rons tretous à table en train d' boire à la santé des mariés.

LE PAYSAN, *avec humeur.*

Eh! qu' si fait que je l' savions; mais j' pouvions pas croire, moi, qu' la fille d'un fermier épousit l' fils d'un notaire d'une ville comme Saint-Vallier.

CLAUDE.

Tiens, M. Édouard a beau avoir été ben éduqué et être

Digitized by Google

comm' i disions arvocat à Lyon, mademoiselle Lise l' vaut ben. Est-ce que M. Maurice est un fermier comme un autre? Un homme qu' est presque aussi riche que l' seigneur du village, qu' est honnête, et qu' est bon, dam' faut voir...

LE PAYSAN.

Honnête!... honnête!... passe pour ça... mais bon... par exemple!

CLAUDE.

Eh ben! qu'est-ce qu'il t'a donc fait pour en dire du mal?

LE PAYSAN.

Moi, j'en dis pas d' mal.

CLAUDE.

C'est p't'-être des complimens, ça?...

LE PAYSAN.

Je n' voyons pas ce qu'il fesions tant...

CLAUDE.

Comment jarni? n'est-ce pas lui qui procure d' l'ouvrage aux ouvriers qui n'en ont pas, qui leux fait d's avances quand ils en ont besoin, et qui envoie en secret des secours aux pauvres familles qui n'osent pas les demander.

LE PAYSAN.

Qu'est ce qui t' dit le contraire?... ça n'empêche pas que c'est un sournois.

CLAUDE, *s'échauffant.*

Sournois!... Il n'y a qu' toi de sournois ici, entends-tu?

LE PAYSAN, *de même.*

Moi!...

CLAUDE, *plus échauffé.*

J' sais bien, que c' n'est pas d'aujourd'hui qu'on fait courir des mauvais bruits sur l' compte d' not' maître, mais ceux qui les inventent et ceux qui les répètent, sont tous des méchans et des coquins, entends-tu?

LE PAYSAN.

Des coquins?..

CLAUDE.

Oui, ventregué, et j'allons t' le prouver tout d' suite.

TOUS, *se jetant entre eux.*

Allons, allons, Claude.

CLAUDE.

Parler mal de not' maître, et devant nous encore.

Digitized by Google

SCÈNE II.

Les Mêmes, PIERRE.

PIERRE.

Eh bien ! eh bien ! qu'est-c' qu'il y a donc ici ?

CLAUDE.

Ça n' te r'garde pas. (*à part*) V'là c' maudit berger d' Lambert.

PIERRE.

Tiens, ça n' te r'garde pas !...

CLAUDE.

A l'ouvrage, vous autres, et s'il y en a queuqu' z'uns parmi vous à qui ça déplaît, ils peuvent s'en aller. (*Les paysans se remettent à l'ouvrage, les uns ramassent les rameaux les autres en coupent encore.*)

PIERRE, *à part.*

Sont-ils insolens, ces domestiques de Maurice ; tel maître, tel valet... mais filons doux parc' que j'ai envie d'être d' la nôce. (*haut*) Allons, allons n' te fâche point.

CLAUDE.

C'est pas qu' je m' fâche, mais j' sommes en colère, vois-tu ?

PIERRE.

J' venions vous dire d' vous dépêcher parc' que l' garde-forestier, M. Bertrand, pourrait ben passer par ici, et s'il voyait tout c' dégât, il s'en prendrait p't'être au pèr' Maurice.

CLAUDE.

Ah ! pardine, j' savons ben qu'il y a long-temps qu'ils n' sont pas cousins... au moins c'lui-là n' se cach' pas... tout l' monde sait que c'est l'ennemi déclaré d' not' maître sans qu'on s' doute du pourquoi, par exemple... il n'y a pas d' jour qu'il n' lui cherche noise... mais ça nous est égal, vois-tu ? Nous n' le craignons pas, et tu peux même aller l'avertir.

PIERRE.

De d'sus quelle herbe qu'il a donc marché aujourd'hui... pisque que j' te dis que j' venons vous prévenir... ben mieux, comme je sais que d' puis queuq' temps il est toujours dans les bois à guetter les braconiers dont on parle... vous savez ben qu'on parle d' braconiers... Hé ben, il n'y a pas un quart-d'heure que d' crainte que vous n' soyez trou-

Digitized by Google

blés, pour agir en ami, je venons d' l'envoyer à l'autre extrémité d' la forêt.

CLAUDE.

Vraiment!... Mais qu'est-ce que j'entends... Voyez donc, vous autres... Ah! morgué, c'est l' garde-forestier, lui-même.

PIERRE.

L' garde-forestier.

CLAUDE.

Ah! c'est comm' ça qu' tu rends des p'tits services d'ami?...

PIERRE, *à part.*

Que l' diable l'emporte, l' père Bertrand; c'est dans l' cas d' m'empêcher d'aller à la nôce.

SCÈNE III.

Les Mêmes, BERTRAND.

BERTRAND.

Ah! ah!... J' vous y prends donc, mes drôles. (*à part*) Voilà enfin une occasion. (*haut*) En prison, canaille, en prison; suivez-moi à Saint-Vallier.

LES PAYSANS.

Mais, M. Bertrand.

CLAUDE.

Hé! laissez donc, M. Bertrand, si not' maître voulait enfreindre les réglemens, est-ce que vous n'êtes pas toujours là pour l'en empêcher, mais vous savez bien qu'il respecte trop les lois pour se mettre jamais dans le cas d'être pris en défaut par vous.

BERTRAND.

Comment?

CLAUDE.

Vous voudriez ben... Mais d'puis trois ans qu' vous l'asticotez l' jour et la nuit, vous n'avez pas encore pu le faire punir; c'est ça qui vous met en fureur.

BERTRAND.

Apprenez insolent que je ne fais que mon devoir.

PIERRE, *à part se frottant les mains.*

Ça va se gâter.

CLAUDE.

Hé ben! Alors monsieur l' gard'-forestier, passez vot' chemin, j' n'ons rien à démêler avec vous.

Digitized by Google

BERTRAND.

C'est c' que nous allons voir tout à l'heure.

CLAUDE.

Morguenne, c'est tout vu... lisez c' chiffon d' papier et laissez-nous en repos.

BERTRAND.

Une permission, de M. Langlois! Damnation!

PIERRE, *à part riant sous cape.*

L' garde-forestier est vexé.

CLAUDE.

Eh! ben, M. Bertrand, arrêtez-nous donc... Dites donc vous autres, il voulait nous arrêter... Ah! ah! ah!

TOUS, *riant.*

Ah! ah! ah!

BERTRAND, *fesant un mouvement avec son fusil.*

Misérables!... Allez, vot' maîtr' est benheureux de marier sa fille à M. Édouard.

CLAUDE.

Et nous aussi, voyez-vous, mais l'heure s'avance... allons mes amis retournons à la ferme avec not' dégât. Adieu, Pierre, sans rancune. Tu viendras d'main à la nôce, n'est-ce pas?

PIERRE.

Oh! oui, tout d' même. (*Les paysans chargent les branchages sur leurs épaules.*)

CLAUDE.

Adieu, M. Bertrand... ah! ah! ah.

LES PAYSANS, *les uns après les autres.*

Au r'voir, M. Bertrand... Adieu, M. le garde-forestier... Ah! ah! ah!... (*Ils sortent en se moquant de Bertrand.*)

SCÈNE IV.

BERTRAND, PIERRE.

BERTRAND.

Ce maudit homme!... il m'échappe encore... Patience, patience, je l'y attraperai un jour, et cette fois là il payera pour toutes.

PIERRE.

Dam', M. l' garde-forestier; c' n'est pas ma faute, j'étais allé vous avertir.

Digitized by Google

BERTRAND.

Oui, comme la dernière fois ; je n' veux plus de tes services.

PIERRE, *à part.*

Tant mieux ! c' que j'en fesais, c'était par ordre de not' maître et ça commençait à ben m'ennuyer.

LAMBERT, *on l'entend dedans la coulisse.*

Pierre! Pierre!

PIERRE.

On m'appelle, je crois. C'est la voix de not' maîtr', par ici, notr' maîtr' !... dans le carrefour.

SCÈNE V.

Les Mêmes, LAMBERT.

LAMBERT.

Te voilà, paresseux ! pourquoi n'es-tu pas auprès de ton troupeau ?

PIERRE.

J'étions allé à la recherche de M. Bertrand, pour... pour...

BERTRAND, *à part.*

Pour me faire avoir une avanie.

LAMBERT.

Allons, c'est bon... Va trouver ton camarade, le berger Blaisot, qui doit rôder dans les environs, tu lui demanderas si son maître Girault est à sa ferme... C'est aujourd'hui que je dois lui payer les 3,000 fr. qu'il m'a prêtés le mois dernier... Il y a loin d'ici à l'extrémité de la forêt et je ne voudrais pas faire une course inutile... Allons va, je t'attends ici.

PIERRE, *en sortant.*

Oui, not' maîtr'.

SCÈNE VI.

BERTRAND, LAMBERT,

LAMBERT.

Bonjour Bertrand.

BERTRAND.

Bonjour... Toujours triste, allons morbleu, plus de courage... la perte d'un fils est cruelle, j'en conviens... Mais quand un enfant nous abandonne comme le tien t'a abandonné... on doit chercher à en affaiblir le souvenir.

Digitized by Google

LAMBERT.

Mon ami, tu n'as jamais été père... Mais toi-même, lorsque je suis entré, tu paraissais mécontent ?

BERTRAND.

Comment, tu ne devines pas ?

LAMBERT.

Non.

BERTRAND.

Et qui donc peut me chagriner dans le monde, si ce n'est ce Maurice.

LAMBERT, *avec un chagrin amer.*

Maurice !... auriez-vous eu du nouveau ensemble ?.

BERTRAND.

Il vient encore d'échapper à ma surveillance... On dirait que ce diable d'homme a un bon génie qui veille sans cesse sur ses actions et qui pare pour lui les coups qu'on voudrait lui porter.

LAMBERT, *péniblement.*

Oui, jamais homme ne fut plus heureux... (*à part d'une voix étouffée.*) Et je suis condamné à être l'éternel témoin de son bonheur !...

BERTRAND.

Ah ! ne prends pas plus que moi la chose à cœur.... je suis tranquille ; va, je lui en ferai tant qu'il faudra bien à la fin...

LAMBERT.

Eh ! quoi ! depuis que l'amitié nous unit, n'as-tu pas mieux appris à connaître Lambert ! Peux-tu croire qu'un pareil motif soit capable de troubler un instant son repos ?

BERTRAND.

Mais, cependant.

LAMBERT.

Ah ! si je n'ai pu cacher mon émotion c'est que son bonheur me rappelle mille souvenirs et a r'ouvert toutes mes blessures.

BERTRAND.

Je ne te comprends pas.

LAMBERT.

Sans doute n'habitant le village que depuis quelques années, tu ne peux savoir.

Digitized by Google

BERTRAND.

Et ce n'est qu'aujourd'hui que tu consens à m'ouvrir ton cœur.

LAMBERT, *lui serrant la main.*

Je n'aurais jamais dû le faire ; mais aujourd'hui... (*se détournant*) Maurice fût placé sur mon chemin pour empoisonner mon existence.

BERTRAND.

Comment ?

LAMBERT.

C'est à lui que je dois tous mes tourmens... Il semble que le destin en nous rapprochant, ait voulu faire mieux ressortir les faveurs dont il accablait Maurice par les malheurs qu'il ne cessait d'accumuler sur ma tête.

BERTRAND.

Parle ! parle !

LAMBERT.

Avec notre existence, commença notre rivalité.., nés de parens dont la fortune était égale, nous devions parcourir la même carrière... Mais déjà dans nos premiers travaux l'espèce de préférence qu'on accordait aux dispositions de Maurice, en portant le découragement dans mon cœur, me fesait présager l'avenir qui m'attendait. Nos familles liées depuis long-temps entre elles désiraient nous voir unis par une amitié héréditaire... Mais comment croyaient-elles y pouvoir parvenir en établissant entre l'esprit de Maurice et le mien des comparaisons qui tournaient toujours à mon désavantage ?... C'est à lui que je dois le premier sentiment de haîne qui soit venu ronger mon cœur.

BERTRAND.

Mon pauvre Lambert !

LAMBERT.

Nous devînmes orphelins... maître des biens de nos parens, je vis le sort injuste faire prospérer les propriétés de Maurice et, comme à plaisir, ôter chaque jour de leur valeur aux miennes.

BERTRAND.

Mais, s'il faut en croire le bruit public, Maurice entièrement occupé des soins de sa ferme...

LAMBERT.

Et comment l'aurais-je imité ? puisque, sans cesse, pour contrarier mes projets, je le rencontrais sur mes pas ?... ce n'était rien encore... il ne lui restait qu'à m'offenser dans ce que

Digitized by Google

j'avais de plus sensible, et pour mon malheur il n'y manqua pas... le plus riche laboureur des environs, le vieux Robert, voulait marier sa fille; le désir de plaire à Mathurine, l'espoir en devenant son époux de relever ma fortune et d'abattre l'orgueil de Maurice, m'engagèrent à me présenter à Robert; je m'en vis favorablement accueilli, et je croyais atteindre au comble de mes vœux, lorsque sa fille lui avoua qu'un autre avait su toucher son cœur. D'un caractère faible, Robert ne crût pas devoir forcer son inclination, et il ne me revit que pour m'apprendre que je venais trop tard, que j'avais un rival aimé dont les qualités appréciées depuis longtemps par lui-même, devrait faire le bonheur de sa fille, et que ce rival était Maurice.

BERTRAND.

Maurice.

LAMBERT.

Juge de ma douleur et de ma rage. J'adorais Mathurine et je me la voyais enlevée... il fallait m'établir ou quitter le pays... Je me mariai, mais hélas! Je n'avais plus à choisir, et je fus condamné à une éternelle médiocrité!... par celui dont la funeste influence causait depuis si long-temps ma ruine. Ah! mon ami, il faut avoir été dans cette cruelle position pour savoir ce que j'eus à souffrir.

BERTRAND.

Je me mets bien à ta place.

LAMBERT.

Dès lors, ce ne fut plus pour Maurice qu'une suite de prospérités et pour moi qu'un enchaînement de malheurs. Une place, une distinction, s'offrait-elle dans le pays, c'était toujours lui qui l'obtenait. Devenu par la mort de son beau-père et par d'heureuses opérations le plus riche fermier du pays, Maurice se vit aussi bientôt le plus heureux des pères... un fils unique que le ciel m'avait accordé et qui devait au moins faire ma consolation, annonça dès son enfance les inclinations les plus funestes; rien ne pût changer son caractère intraitable, et sa treizième année était à peine accomplie qu'il disparut de la maison paternelle... ma malheureuse femme ne pût supporter cet abandon; quelque temps après je la perdis et je restai seul sur la terre... seul... dans un état voisin de la gêne, tandis que mon heureux rival, comblé des dons de la fortune, environné d'une femme aimable, d'une famille interressante, semblait insulter à mon malheur.

BERTRAND.

Et peut-être bien encore qu'il le fesait exprès.

Digitized by Google

LAMBERT.

Quel homme à ma place eut pu résister au désir de se venger !... c'est à cette époque que tu vins t'établir dans la commune, que ton amitié me fit éprouver quelques soulagemens... Comme moi, tu avais lu dans l'âme de Maurice, comme moi tu étais loin d'attribuer à la vertu ce qui n'était que la suite d'une profonde dissimulation.

BERTRAND.

Je n'avais pas oublié que lorsque j'obtins l'emploi de garde-forestier, il avait tout fait pour qu'un autre eut la place... il a voulu me nuire... mais je le lui ai bien rendu, et il n'est pas un paysan des environs qui ne sache au fond à quoi s'en tenir sur son compte...

LAMBERT.

Il y a quatre ans que des lettres de mon fils Charles m'avaient appris qu'il fesait partie de nos armées... Je savais au moins qu'il vivait... je pensais qu'un jour je pourrais le revoir; mais le sort qui voulait l'envelopper dans ma ruine avait prononcé son arrêt, et pour que le coup fut plus cruel je reçus il y a trois mois la nouvelle de sa mort et les certificats qui la constataient, au moment où Maurice toujours heureux, venait d'arrêter le mariage de sa fille avec le fils du notaire de Saint-Vallier.

BERTRAND.

Quelle fatalité !

LAMBERT.

Un dernier espoir de fortune me restait encore... Si j'avais pu me rendre acquéreur de la ferme de Leblanc, j'étais sauvé... il a fallu que Maurice, en enchérissant sur moi, m'ait enlevé cette dernière ressource... Ah ! mon ami, je ne puis souffrir tant d'épreuves... je suis épouvanté des sentimens qui s'élevent dans mon cœur.

BERTRAND.

Rassure-toi,... Va, je détestais déjà ce Maurice, mais ton récit double ma haine... unissons-nous le plus étroitement encore et compte sur moi... Adieu, l'heure me presse. Ce bois est infesté de braconiers, et mon devoir...

LAMBERT.

Tu t'exposes, Bertrand.

BERTRAND.

Bon !.. d'ailleurs le garde en chef ne doit pas tarder à venir visiter cette terre, et je veux à quelque prix que ce soit,

Digitized by Google

en lui présentant un de ces mauvais sujets, lui prouver mon zèle et ma fidélité; adieu... à ce soir.

SCÈNE VII.

LAMBERT, seul.

(*Il suit de l'œil Bertrand, après un moment de silence.*)

Aveugle instrument dont je me suis servi pour troubler la tranquillité de Maurice. Que tu es loin de connaître mon cœur, si tu peux comparer la haîne qui le dévore à la basse jalousie qui te ronge... Maurice !... nom exécré !... que m'importe de te causer des inquiétudes que tu méprises !... c'est ta mort que je veux !... ta mort seule peut me rendre le bonheur. (*d'un air sombre*), que de fois dans le silence des nuits, j'ai formé le projet d'aller te frapper au milieu de tes prospérités !... rends grâces au nœud sacré qui retenait mon bras... Ce n'était pas la mort que je craignais... j'eusse moi-même livré ma tête... mais ma femme,... mais mon fils... devais-je les déshonorer !... (*plus sombre.*) Maintenant je suis seul; le destin m'a tout enlevé... Je suis ruiné... bientôt peut-être serai-je poursuivi !... et Maurice triompherait encore !... Personne ne s'intéresse à moi sur la terre... il est temps de partir... Demain, j'aurai vécu... et la tombe ne se fermera sur ma tête qu'après s'être d'abord ouverte pour Maurice. (*Il tombe accablé sur le tertre de gazon, au pied du vieux chêne.*)

SCÈNE VII.

LAMBERT, MAURICE, LANGLOIS.

MAURICE.

Ah! ça, père Langlois, n'oubliez rien.

LANGLOIS.

Non, mon cher Maurice, je vous le répète, tout est parfaitement en règle; notaire du village de Saint-Vallier, je dois m'y connaître.

MAURICE.

Et surtout, dites à ceux qui ne pourraient pas revenir souper avec vous ce soir, à la ferme, que c'est demain à dix heures du matin, que se fera la cérémonie.

LAMBERT, *à part.*

J'entends parler... c'est Maurice! sachons ce qui l'amène... (*Il se place de manière à n'être pas vu.*)

Digitized by Google

LANGLOIS.

Mais, mon dieu, soyez donc tranquille, personne ne manquera.

MAURIDE.

Vous êtes sûr que votre fils, forcé par un procès de ne quitter Lyon que ce matin, ne se fera pas attendre?...

LANGLOIS.

Lui?... Est-ce que l'amour ne donne pas des ailes?... Nous savions ça dans notre jeune temps... Ah! ça, je vous laisse.

LAMBERT, *à part.*

L'instant est favorable...

LANGLOIS.

Mais, dites-moi; vous êtes donc forcé d'aller aujourd'hui chercher les six mois échus du revenu de votre ferme de la forêt... Il y a donc urgence?

MAURICE.

Non, pas précisément; mais on n'a jamais trop d'argent quand on marie sa fille... et puis, ma foi, je n'ai rien à faire d'ici à ce soir, ce sera de la besogne de moins pour un autre jour.

LANGLOIS.

Mais ce n'est pas trop prudent; si par hasard quelques-uns des braconiers qu'on m'a signalés...

MAURICE.

Des braconiers!... Laissez donc... Cependant, quoique je n'en croie rien, je prends toujours mes précautions. (*Il tire de ses poches une paire de pistolets, qu'il lui montre, et les met ensuite à sa ceinture.*)

LANGLOIS.

Des pistolets! Ah! diable...

LAMBERT, *toujours caché.*

Des pistolets!...

LANGLOIS.

Me voilà rassuré. Allons, ne nous arrêtons pas plus longtemps. Je retourne bien vite à Saint-Vallier donner un coup-d'œil à mon étude, dire au greffier que nous comptons sur lui et aux grands parens de se mettre en route; ... delà j'irai à Ponsas chercher ma belle-sœur, et je vous réponds que nous arriverons juste pour le moment de nous mettre à table... Adieu, Maurice!

Digitized by Google

MAURICE.

Adieu, père Langlois! (*Ils se donnent la main. Langlois sort.*)

SCÈNE IX.

MAURICE, LAMBERT.

MAURICE, *fausse sortie.*

Dépêchons-nous? ... (*en se retournant, il se trouve vis-à-vis de Lambert.*) Tiens! c'est vous Lambert?

LAMBERT.

Je ne savais si je devais vous aborder.

MAURICE.

Croyez, mon ami, que si je vous avais aperçu... Ah! ça, mais que diable faites-vous seul ici?...

LAMBERT.

J'ai 3000 fr. à payer au fermier Girault, j'ai envoyé Pierre chez lui, et j'attends ici sa réponse... Mais que je ne vous retienne pas, il y a loin d'ici à la ferme des bois, et...

MAURICE.

Ah! j'ai le temps; je n'ai pas si souvent l'occasion de causer avec vous, savez-vous, mon cher Lambert, que j'ai de grands reproches à vous faire... vous me négligez, ... vous semblez me fuir... est-ce ainsi que devrait en agir un ancien camarade?

LAMBERT.

Vous n'ignorez pas que des chagrins domestiques...

MAURICE.

Eh! c'est justement pour cela... Croyez, Lambert, que la mort de votre fils m'a causé peut-être autant de chagrin qu'à vous.

LAMBERT, *avec amertume.*

Il y a dans nos destinées une différence...

MAURICE.

Qui disparaîtrait si vous le vouliez.

LAMBERT, *de même.*

Non!... Cela ne dépend pas de nous... Il y a là-haut un pouvoir qui dirige tout; il vous favorise et m'accable...

MAURICE.

Eh! partagez mon bonheur et n'en soyez point jaloux.

Digitized by Google

LAMBERT.

Comme vous voilà armé ! Pourquoi ces précautions ? N'avez-vous pas votre bon génie qui est là pour écarter de vous tout danger ?

MAURICE *sérieusement.*

Si les hommes qui ont toujours rempli leurs devoirs ne devaient jamais être attaqués, je n'aurais rien à craindre... Mais, mon cher Lambert, vous avez assez d'expérience pour savoir que ce sont précisément ceux-là qui tombent victimes des complots des méchans.

LAMBERT *à part.*

Des méchans !...

MAURICE.

Mais, vous-même, je vous trouve bien hardi de traverser la forêt avec une semblable somme sans aucun moyen de défense... Tenez, tenez, j'ai deux pistolets, partageons : vous ne me refuserez point cela.

LAMBERT, *prenant le pistolet d'une main tremblante.*

Vous refuser !...(*à part*) Grand dieu ! quel frémissement j'éprouve !

MAURICE.

Ah ! ça, est-ce que cela vous déplaît encore ?...

LAMBERT.

Non... merci... Il pourra peut-être me servir...

MAURICE.

J'espère bien que non, morbleu... Mais j'entends du bruit... C'est votre berger.

LAMBERT, *à part.*

Non ! c'est au sein de sa famille, c'est aux yeux de celle qui m'a dédaigné que je dois le frapper.

SCÈNE X.

Les Mêmes, PIERRE.

LAMBERT.

Eh bien ! Pierre...

PIERRE.

Eh ben, not' maîtr', vous pouvez aller chez le fermier Girault ; i' n'est point sorti exprès pour vous attendre.

LAMBERT.

C'est bon... Vous voyez, Maurice qu'il faut...

Digitized by Google

MAURICE.

Allez, allez, le temps nous presse.... Voilà votre chemin, voici le mien. Voisin, pour la dernière fois, si le cœur vous en dit, venez chez moi et vous verrez comment Maurice reçoit ses anciens camarades... adieu !.. (*Il sort par la gauche.*)

LAMBERT.

Adieu ! (*Il sort par la droite.*)

SCÈNE XI.

PIERRE, seul.

Oh ! comme il a dit ça not' maître... Adieu !... i' n' peut pas sentir l' pèr' Maurice, ça s' voit tout d' suite. (*regardant autour de lui*) Me v'là tout seul que j' crois... et la nuit qui va v'nir... Quel maudit métier que celui d' pâtre... J' vous demande un peu quel caprice a not' bourgeois d' vouloir que j' menions not' troupeau au bord de c'te forêt ?... Par un temps où c' qu'on parle de braconiers... c'est qu' si y m' prenions des moutons, ça vaudrait mieux pour eux qu' des lapins... Si j'étions en rase campagne au moins il' n' pourrions pas s' cacher derrière les arbres... Les braconiers !... rien que l' nom !... ah !.. il m' semble qu' si j'en voyais un... (*on entend du bruit dans le feuillage*) Ah !... mon Dieu !... qu'est-ce que c'est qu' ça ?... Un homme avec un fusil... c'en est un... où me cacher ?... je n'ai plus d' jambes. (*il arrive en se traînant à un gros arbre*) Ouf !

SCÈNE XII.

PIERRE caché, CHARLES, sortant du taillis en regardant de tous côtés.

CHARLES.

Le maudit lièvre !... voilà deux heures qu'il me fait courir... Ah ! ah ! trois routes différentes... comment diable deviner celle qu'il aura prise ?... je ne le cherchais pas moi et s'il n' s'était présenté dans mon chemin je n'aurais jamais pensé à braconner attendu que je connais la discipline... Allons Charles, mon ami, il faut y renoncer... ça m'aurait pourtant fait plaisir de souper avec lui... je vois bien qu'il faudra me passer de compagnie, c'est dur... Voilà justement un endroit... (*Montrant le terre.*)

PIERRE, *à part.*

La peur m'empêche d'entendre...

CHARLES.

Allons, à table... En avant le repas champêtre... (*il défait*

Digitized by Google

son sac en tire du pain, du fromage, et de l'eau-de-vie et s'assied) Me voilà donc dans mon pays natal !... je vais revoir les lieux où j'ai fait tant de fredaines... (*il boit*) à la santé de mes compatriotes.

PIERRE, *à part.*

Je suis plus mort que vif.

CHARLES.

Le cœur bat malgré soi quand on revient à son berceau après douze ans d'absence... Il faut convenir que j'étais un fier mauvais sujet.

PIERRE, *à part.*

J' crois qu' j'ai entendu mauvais sujet !...

CHARLES.

M'engager à treize ans comme tambour, me trouver à toutes les affaires en battant la charge et l'ennemi... J'allais parvenir tout d' même, j'étais déjà caporal et sans ce maudit coup de feu qui m'a fait tomber à moitié mort entre leurs mains.... Ah! le diable de pays que celui où ils m'ont envoyé, rien que d'y penser je grelotte encore! ... Buvons.

PIERRE, *à part.*

J' n'entends plus rien...

CHARLES.

Vont-ils être étonnés de me revoir, eux qui me croyent mort... Si ce qu'on m'a dit est vrai, ce n'est pas mon père qui me fera le meilleur accueil... Mais bah! ce n'est pas possible... Je l'ai fait bien enrager jadis, c'est vrai, mais ce n'est pas une raison pour qu'il ait reçu froidement la nouvelle de ma mort. (*Il se lève.*)

PIERRE.

Il va s'éloigner je crois.

CHARLES.

Au surplus j'irai chez lui, je lui parlerai d'abord sans me faire reconnaître, et si je m'aperçois que la paternité est en défaut, demi tour à droite... Je file, je retourne au dépôt où j'ai été fait sergent en rentrant en France, et j'écris de Strasbourg à mon père une lettre de reconnaissance... qui lui rendra le cœur sentimental. Mais j'entends du bruit dans le taillis... Serait-ce mon lièvre par hasard.

PIERRE.

Ah ! mon dieu, s'il allait me prendre pour lui !

CHARLES.

Attends, attends. (*A mesure qu'il s'avance en tenant son*

Digitized by Google

fusil en joue, Pierre tourne autour de l'arbre ; en ce moment Bertrand débouche d'un autre côté.)

SCÈNE XIII.

Les Mêmes, BERTRAND.

BERTRAND, *couchant Charles en joue.*

Bas les armes, coquin !

CHARLES.

Bas les armes ! Un sergent rendre son fusil à un garde-champêtre... Il y en aurait dix comme toi.

BERTRAND.

Bas les armes ou je tire.

CHARLES.

Si tu bouges tu es mort. (*Bertrand lâche le premier coup et manque Charles, il ajuste le second*) Ah ! brigand. (*Charles se précipite sur Bertrand, une lutte s'engage, ils disparaissent tous deux.*)

PIERRE, *sortant tout effrayé de derrière l'arbre.*

Miséricorde ! Le garde-champêtre tient le fusil du soldat par le bout du canon... ah ! comme ils se débattent... (*on entend un coup de feu*) Ah ! mon Dieu le coup a parti, Bertrand est mort...

CHARLES, *rentrant, il est très-agité.*

Que vois-je !... un paysan...

PIERRE, *à genoux.*

Ah ! monsieur le braconier ne me tuez pas.

CHARLES.

On vient de ce côté !... (*le saisissant*) Malheureux ? toi seul connaît ce qui vient d'arriver... Je ne suis pas coupable c'est à mon corps défendant.. je vais à Auberive, nous nous y reverrons peut-être... Si tu t'avises de parler je t'en réserve autant qu'à lui. (*Il le lâche.*)

PIERRE, *s'enfuyant.*

Soyez paisible ! ah ! mon Dieu ! mon Dieu !... (*Il disparaît; Charles s'enfonce dans les broussailles.*)

SCÈNE XIV.

BERTRAND, puis LAMBERT.

BERTRAND, *reparaît au fond du théâtre en se traînant.*

Les forces m'abandonnent, je ne puis aller plus loin. Ah ! (*Il tombe étendu.*)

Digitized by Google

LAMBERT, *arrivant.*

J'ai cru entendre des coups de feu ! Ciel ! Que vois-je !... Bertrand ! J'aperçois encore l'assassin à travers ces arbres. . (*il tire le pistolet que lui a remis Maurice*) Il est trop loin, courons au plus pressé. (*il soulève Bertrand*) Serait-il mort ? Non, son cœur bat... Il n'est qu'évanoui... quels secours ? ah ! l'eau de la source voisine..., le pauvre malheureux ! (*Il sort précipitamment après avoir soulevé Bertrand et laissé tomber à côté de lui le pistolet qu'il tenait à la main.*)

SCÈNE XV.

BERTRAND, L'ADJOINT DE SAINT-VALLIER, Parens, Amis de Langlois et de Maurice, Paysans, Paysannes.
Une musique joyeuse se fait entendre.

L'ADJOINT.

Allons, mes amis, nous voilà à la moitié du chemin, encore une demi-heure et nous serons à table.

UN PAYSAN.

Ah ! M. Firmin... Voyez donc ! un homme blessé !

TOUS.

Un homme blessé !

L'ADJOINT.

Dieu ! c'est le garde-forestier !... Vite du secours ! (*On relève Bertrand et on le place sur le petit tertre.*)

LE PAYSAN, *ramassant le pistolet.*

Voilà un pistolet qui était à côté de lui.

L'ADJOINT.

Donnez !

BERTRAND, *revenant un peu à lui.*

Ah !... ah !... Je vais mourir !

L'ADJOINT.

Bertrand reconnaissez-nous, ce sont vos amis... De quel côté est allé l'assassin ?..

BERTRAND.

Là !... là !... (*Il montre la route par laquelle est sorti Maurice.*)

LE PAYSAN.

Par c'te route ?... Mais nous n'y avons rencontré que M. Maurice tout à l'heure.

BERTRAND.

Maurice !... Ah !... (*Sa tête retombe il expire.*)

Digitized by Google

LE PAYSAN.

Il a l'air de l'accuser. Il est vrai qu'ils n'étions pas très-amis.

L'ADJOINT.

Misérable ! qui ose soupçonner Maurice d'un tel crime...

SCÈNE XVI.

Les Mêmes, LAMBERT,
(*Au fond en voyant tant de monde il s'arrête.*)

LAMBERT.

Maurice !... on parle de Maurice !...

L'ADJOINT.

Maurice est incapable d'une action aussi criminelle.

LAMBERT.

Qu'ai-je entendu !

L'ADJOINT.

Qu'on transporte Bertrand à Saint-Vallier peut-être les secours de l'art, le rendront-ils à la vie. Suivez-moi tous pour déposer.

LAMBERT, *pendant qu'on place Bertand sur une litière de branchages.*

Des soupçons planent sur Maurice !... On ne connaît pas l'assassin !... Je serai vengé.

FIN DU PREMIER ACTE.

Digitized by Google

ACTE II.

Le théâtre représente la place du village d'Auberive. Au dernier plan sont des tilleuls plantés en quinconce. Au fond les montagnes du Dauphiné. A droite est la ferme de Lambert avec une tonnelle devant. A gauche on voit celle de Maurice dont les bâtimens paraissent immenses. L'entrée est de la plus belle apparence. Il est quatre heures du matin, le jour commence à paraître et l'on entend quelques coups de tonnerre dans le lointain.

SCÈNE PREMIÈRE.

LAMBERT, seul.

(*Son visage et le désordre de ses vêtemens annoncent un homme qui a passé la nuit livré aux idées les plus sinistres.*)

Quelle terrible nuit !... comme le ciel était en feu ! comme la foudre grondait sur ma tête... J'ai besoin de respirer... de rassembler mes idées, ce que j'ai vu... ce que j'ai entendu... Tout cela n'est-il pas un songe... ce jour en éclairant ma vengeance devait être le dernier de ma vie. Un homme devait me suivre ; mais cet homme ne fesait que mourir... Moi seul étais déshonoré... Maintenant je puis lui faire partager l'infamie... Je puis en couvrir sa femme, ses enfans, jusqu'à sa dernière postérité... pourrais-je hésiter un instant... Le sacrifice de ma vie était déjà fait... Comme mon cœur bat en ce moment... Serait-ce de joie ?... Ah ! je croyais avoir oublié ce sentiment. (*on entend au loin une musique champêtre*) Des sons joyeux se font entendre... Ce sont les paysans qui se rendent à la fête... à la fête !... Ah ! c'est donc à mon tour à déchirer son cœur dans l'endroit le plus sensible. (*Il se retire sous la tonnelle.*)

SCÈNE II.

LAMBERT, LISE, les Paysans.

(*Ils attachent leurs guirlandes et dressent sous les tilleuls le temple de verdure.*)

UN PAYSAN.

Allons, mes enfans, d' l'activité, Il faut qu'à leur réveil le père Maurice et sa famille n' savent plus où ils en seront.

Digitized by Google

LISE, *ouvrant sa fenêtre.*

C'est vous, mes amis; je descends.

LE PAYSAN.

Mam'zelle Lise !... pour l' jour de ses nôces j' voulions lui causer une surprise; il n'y a pas moyen, c'est-y-avoir du guignon.

LISE, *paraissant.*

Me voilà !... Vous m'avez crue endormie n'est-ce pas ?... Hé bien! moi, je vous ai entendus. (*regardant les guirlandes*) Mes amis, combien je vous remercie...

LE PAYSAN.

Hé laissez donc, mam'zelle j' n'en pouvons jamais trop faire pour vous; mais morguenne j'avons vu le moment où toutes nos peines seraient perdues.... Si l'orage de c'te nuit avait continué, not' pauv' salle d' verdure aurait-elle été endommagée !... Allons donc vous autres. (*Les préparatifs continuent; les paysans suspendent des lanternes coloriées pour le bal du soir.*)

LAMBERT, *les observant, à part.*

Quelle image du bonheur !

LE PAYSAN.

A propos, où est donc Claude ?... Est-ce qu'il dort encore, c' paresseux-là.

LISE.

Oh ! non... quand mon père a vu hier l'orage, il a craint que quelques-uns de nos vieux parens ne fussent en route et il a envoyé au-devant d'eux Claude avec la grande cariole, il aura sans doute été jusqu'à Saint-Vallier où le mauvais temps l'aura retenu.

LE PAYSAN.

C'est fini, mam'zelle Lise, tenez, regardez.

LISE.

C'est charmant, mes amis... Quand Édouard viendra, je suis sûre qu'il sera aussi content que moi.

LE PAYSAN.

J' travaillons ben exprès pour ça, mam'zelle.

LAMBERT, *à part avec feu.*

Un seul mot, et j'aurai tout anéanti.

LISE, *se retournant vivement.*

Ah !... c'est vous M. Lambert... déjà levé !... Auriez-vous passé une mauvaise nuit ?... Votre visage est abattu...

Digitized by Google

LAMBERT.

Vous trouvez, mademoiselle !...

LISE.

Ecoutez, il ne faut pas que les préparatifs de mon mariage vous rappellent de tristes souvenirs... Au contraire... venez à ma nôce... Cela vous distraira ; vous ne refuserez pas, quand c'est Lise qui vous invite ?...

LAMBERT.

Non !... non... (*avec une sombre ironie*) Puisque vous le voulez, vous y rencontrerez Lambert... J'y serai ? (*Il la quitte en lui jetant un regard effrayant.*)

LISE.

Grand Dieu ! comme il m'a regardée!.. mon cœur en est tout troublé !... (*on entend appeler dans la ferme*) Lise !... Lise !... ma mère !... ah ! j'ai bien besoin de la voir.

SCÈNE III.

LISE, MATHURINE, LANGLOIS, Paysans.

MATHURINE.

Lise !... là j'étais sûre qu'elle était ici. Je parie qu'elle ne s'est pas couchée...

LISE.

Si ma mère, je me suis couché, mais je n'ai pas dormi.

LANGLOIS.

C'est bien naturel. (*bas à Mathurine*) Et si vous êtes franche, mère Mathurine, vous avouerez que la veille de vos nôces...

MATHURINE.

Eh ben ! oui sans doute père Langlois, et puis d'ailleurs votre fils est si aimable, si bien élevé... Savez-vous que vous avez bien fait d'arriver hier avant l'orage au moins.

LANGLOIS.

J'avais vu venir cela de loin... Mais dites donc j'y pense... Edouard doit être parti de Valence sur son cheval ; pendant que Maurice va s'occuper à payer tout son monde... si nous allions au-devant de mon fils.

MATHURINE.

Bien vu, père Langlois; adopté.

LISE.

Ma mère, irai je avec vous ?

Digitized by Google

LANGLOIS.

Est-ce que cela se demande.

MATHURINE, *aux paysans.*

Enfans, entrez dans la ferme, vous trouverez not' homme à son bureau. Il y a dans la cour une pièce de vin pour vous donner le temps d'attendre vos comptes, et qu'il vous ait distribué la double paie qu'il vous a promise en l'honneur du mariage de notre chère enfant.

LES PAYSANS.

Viv' Maurice, viv' ma'me Mathurine. (*Ils entrent dans la ferme et Langlois, donnant le bras aux deux femmes, sort par le fond.*)

SCÈNE IV.

LAMBERT, puis PIERRE.

LAMBERT.

Ils sont partis !... le sort en est jeté !.. six heures viennent de sonner... Je n'ai pas un instant à perdre. (*à Pierre qui arrive*) Hé bien !...

PIERRE.

Vot' cheval est prêt à la petite porte du clos... mais not' maîtr' pourquoi donc est-c' vous allez d' si bonne heure à Valence.

LAMBERT.

Que t'importe ?... songe seulement à t'acquitter de la commission que je t'ai donnée.

PIERRE.

Soyez paisible ! mon dieu... C't' homme de Saint-Vallier aura son argent avant midi puisque j' vas partir... Mais avant j'aurions voulu vous dire...

LAMBERT.

Je n'ai pas le temps.

PIERRE.

J' voulais seulement vous d'mander si vous avez entendu parler des bruits qu'on fait courir sur M. Maurice?

LAMBERT.

On fait courir des bruits !...

PIERRE, *avec mystère.*

Oui, oui, il y a une foule d' gens qui disions tout bas ;... m'sieu Maurice par ci... l' garde-forestier par là... enfin un tas d' choses dont j'ai les oreilles rebattues d'puis hier.

Digitized by Google

LAMBERT.

Et ces propos paraissent-ils être généralement adoptés?

PIERRE.

Sans doute.

LAMBERT, *à part.*

Tout concourt donc à me servir!...

PIERRE.

Et v'là qu' est affreux!... car enfin, n'y a p't'-être pas là d'dans un mot d' vrai et si queu'z'-uns osaient parler... (*Il regarde autour de lui.*)

LAMBERT.

Comment?

PIERRE.

Dame!... Maurice est p't'-être ben innocent d' tout ça.

LAMBERT.

Saurais-tu quelque chose?...

PIERRE, *regardant toujours autour de lui.*

Moi, not' maîtr' non vraiment... J' voulais seulement... parc' que... en approfondissant... (*en ce moment Charles paraît*) Ah!... (*Il s'enfuit.*)

SCÈNE V.

LAMBERT, CHARLES.

LAMBERT.

Eh! bien qu'a-t-il donc?.. il a perdu la tête?...

CHARLES, *au fond voyant Pierre se sauver.*

Il paraît que je suis arrivé au bon moment... Il faut que je demande à ce particulier...

LAMBERT, *à part.*

Profitons de la sourde rumeur... Maurice, l'heure de la vengeance a sonné... Partons pour Valence.

CHARLES.

Dites donc? mon brave homme...

LAMBERT.

Un soldat!... (*brusquement*) que me voulez-vous?

CHARLES, *à part.*

C'est lui... c'est mon père... Quel ton brusque!...

LAMBERT, *veut sortir.*

Je suis pressé.

Digitized by Google

CHARLES.

Pourriez-vous me dire où demeure le fermier Lambert?

LAMBERT.

C'est moi... mais dépêchez-vous.

CHARLES, *à part.*

Il n'a pas seulement un pressentiment... mauvais présage...

LAMBERT.

Vous ne dites mot.

CHARLES, *le retenant.*

Arrêtez donc... que diable!.. je passe par le village d'Auberive et comme j'ai été dans le même régiment que votre fils...

LAMBERT.

Mon fils!... quoi vous venez en ce moment me parler de mon fils!...

CHARLES.

Est-ce que tous les momens ne sont pas bons?

LAMBERT, *à demi-voix.*

Si! si!... au contraire, me rappeler un pareil souvenir, c'est m'irriter encore plus contre l'auteur de tous mes maux!...

CHARLES.

L'auteur de tous ses maux!... On ne m'avait pas trompé... (*haut*) Je venais vous donner des détails.

LAMBERT.

A quoi bon!... (*à part*) J'irai bientôt le rejoindre.

CHARLES, *bas.*

Mille bombes!... (*haut*) Mais enfin je l'ai vu mourir...

LAMBERT.

Je n'en saurais donc plus douter!..

CHARLES.

Que dit-il?

LAMBERT, *à part.*

Ah! Puisqu'il m'est possible de me venger de Maurice sans craindre de laisser à personne un nom déshonoré... la mort de Charles est maintenant un bonheur pour moi... Adieu, soldat! (*Il sort précipitamment.*)

Digitized by Google

SCÈNE VI.

CHARLES, seul.

Qu'ai-je entendu !... Lambert !... c'est votre fils lui-même. (*revenant sur ses pas*) Mais non, qu'il parte.. Ma mort est un bonheur pour lui !... C'était bien la peine de me mettre en grande tenue pour... On m'avait bien écrit que mon père ne m'avait pas regretté ;... mais je n'aurais jamais cru... allons, allons, pas de faiblesse... Rejoignons le dépôt... ça vaudra mieux... mais, je lui écrirai de là bas... Et si mon père m'a oublié, souvenons-nous que tous les Français sont enfans de la victoire et que cette mère là ne les abandonnera jamais... J'entends du monde; adieu, pays où je suis né et où les pères ont le cœur si tendre; dans deux heures je serai loin de toi... par file à gauche, en avant, marche !.. (*Il sort.*)

SCÈNE VII.

LANGLOIS, MATHURINE, LISE, ÉDOUARD, Paysans et Paysannes.

LES PAYSANS.

Viv' M. Édouard, viv' M. Maurice !...

LANGLOIS, MATHURINE ET LISE.

Maurice !.. mon père !.. not' homme... le voilà !.. le voilà !..

SCÈNE III.

Les Mêmes, MAURICE.

MAURICE.

Où est-il ce cher enfant ?...

ÉDOUARD, *se jetant dans ses bras.*

Ah ! mon père !...

LANGLOIS.

Je vous disais bien, Maurice, qu'il ne se ferait pas attendre.

LISE, *avec un petit air boudeur.*

Ah ! il pouvait encore venir plutôt... et puis monsieur tout le long de la route avait l'air d'avoir du chagrin... n'est-ce pas ma mère ?..

MAURICE.

Comment, mon cher Édouard !.. mais effectivement je te trouve un air de tristesse...

Digitized by Google

ÉDOUARD, *s'efforçant de paraître gai.*

De la tristesse!.. assurément, vous vous trompez..; peut-être la fatigue du voyage et voilà tout...

LISE.

La fatigue!... voulez-vous que je vous dise mieux que cela moi, c'est que monsieur n'est peut-être pas content de m'épouser?..

ÉDOUARD.

Oh! ciel, ma chère Lise, pouvez-vous supposer... moi, qui ne croirais trop payer de ma vie le bonheur que je vais goûter.

MATHURINE.

Enfin, Lise a raison; tu as l'air triste et ce n'est pas bien, un jour comme celui-ci de cacher à ses parens les chagrins qu'on peut avoir.

ÉDOUARD.

Vous voulez absolument savoir... Eh bien! la mort du garde-forestier Bertrand, que j'ai apprise en arrivant à Valence...

LANGLOIS.

Comment! n'est-ce que cela?...

MAURICE.

Ne le blâmez pas Langlois, cela prouve la bonté de son cœur; et moi-même, quoique Bertrand se soit déclaré mon ennemi, je n'ai pu m'empêcher de plaindre son malheureux sort... Mais, mon cher fils, que des soins plus doux chassent de ton esprit un tel souvenir... Ton épouse t'attend, et ces braves gens qui nous environnent, en joignant leurs vœux aux nôtres, vont attirer sur ton union les bénédictions du Ciel. Allons, allons, on nous attend à l'église,... Mathurine... Ma fille... Allez vous préparer... il ne faut pas être en retard. (*Ils sortent.*)

ÉDOUARD, *à part.*

En voyant cet homme si respectable, comment la calomnie peut-elle chercher à l'atteindre?... Ah! taisons lui les propos affreux que j'ai recueillis sur ma route, ils empoisonneraient son bonheur.

LANGLOIS, *aux paysans.*

Ah! ça, vous autres, vous savez ce que je vous ai recommandé, de l'ordre, de la décence, beaucoup de gaîté... et que surtout après la fête on ne vienne pas me faire des reproches comme au mariage du gros Thomas.

LES PAYSANS.

Soyez tranquille, M. Langlois.

Digitized by Google

SCÈNE IX.

Les Mêmes, MATHURINE, LISE.

(*Elle a le front couronné de fleurs d'oranger, des jeunes filles distribuent des bouquets ; tout le monde se met en ordre ; des musiciens sont en tête du cortége qui se rend à l'église.*)

SCÈNE X.

CLAUDE, à la cantonnade.

Oh! oh! Nanette!... Là! là! ouf! la cariole et moi nous voilà enfin de r'tour... J' n'en pouvons plus... J' n'étions pas trop pressé de r'venir... Les méchantes gens... soupçonner not' maîtr' qui n' s'rait pas capable, tant seulement d' tuer un poulet... d'avoir... Ah! c' n'est pas l'embarras, c' maudit garde-forestier avait tant d'ennemis... c'était ben l' pus mauvais diable... Heureusement qu' m'sieu l' greffier défendait not' maîtr' et j' suis ben sûr que dans c'te lettre qu'i m'a donné pour m'sieu Langlois... Mais qu'est-ce que c'est qu' ça... Ah!... c'est les amis... On est à l'église... Ils viennent par ici... Bouche close sur tout c' que j'avons entendu...

SCÈNE XI.

CLAUDE, six Paysans.

UN PAYSAN.

Eh! les autres, v'là Claude! v'là Claude...

CLAUDE.

Eh! ben, oui, qu' c'est moi. Qu'est-ce qu'i z'ont donc? J' suis pas changé d'puis z'hier.

LE PAYSAN.

Tu viens de Saint-Vallier? (*avec mystère*) Est-c' que c'est vrai que l' garde-forestier?...

CLAUDE.

Oui, il est mort; pardine, j'ons vu l' corps.

LE PAYSAN, *plus mystérieusement, le tirant par l'habit.*

C'est ben singulier... Sais tu qu'on soupçonne... queu-qu'un...

CLAUDE, *en colère.*

Encore!... Jarni!...

Digitized by Google

LE PAYSAN.

C'est mon oncle Blaisot qui m' l'a dit et qui le tient du gros Thomas qui l'a appris de la mère Marguerite à qui le fermier Leblanc l'a raconté.

CLAUDE.

Mon Dieu !... On a ben raison d' dire que l' mensonge a des ailes, tandis que la vérité marche avec des béquilles... Tout ça n'est pas vrai... mais silence... On vient, prends garde en répétant ces propos d'affliger not' bon maître.

SCÈNE XII.

Les Mêmes, LANGLOIS, MAURICE, MATHURINE, LISE, EDOUARD et la Nôce.

MAURICE, *pressant contre son cœur Edouard et Lise.*

Mes enfans votre union vient de mettre le comble à mes vœux... Que je vous embrasse encore. Et toi donc not' femme, il faut qu'il y en ait pour tout le monde.

MATHURINE.

Mon ami !... mes chers enfans. (*Elle les embrasse.*)

MAURICE.

Il y a long-temps que nous avions pensé à ce mariage, n'est-ce pas, père Langlois ?

LANGLOIS.

Ils n'étaient pas encore au monde; vous en souvenez-vous? Je vous disais, vous aurez une fille et moi un garçon, hein !... Ah !... ah ! ah !

MAURICE.

Ah ! ça, ce n'est pas tout, un jour de nôces on a un appétit d'enfer... Mathurine, Lise... vous autres, venez me donner un coup de main... Vive la joie ! morbleu, aujourd'hui fête; demain fête... fête toute la semaine... Je n'ai jamais été si heureux. (*Il entre dans la ferme suivi de sa femme, de sa fille et des paysans qui vont et viennent. Le tableau du fond doit être très-animé, pendant l'action qui se passe sur le devant de la scène.*)

SCÈNE XIII.

Les Mêmes, excepté MAURICE, MATHURINE, LISE.

CLAUDE, *s'approchant doucement de Langlois.*

M. Langlois, dans la crainte d' faire un' bêtise, j'ons pas voulu vous donner c'te lettre d'vant not' maîtr' ! c'est vot' greffier qui vous l'envoie.

Digitized by Google

LANGLOIS.

Mon greffier !

ÉDOUARD, *à part.*

Que lui a-t-il remis là ?...

LANGLOIS, *lisant à part.*

« La mort du garde-forestier Bertrand dont la nouvelle a « du parvenir jusqu'à vous, m'a empêché de me rendre à « l'invitation de Maurice. Au moment où je vous envoie cet « avis, je me dispose à partir pour Valence afin de faire ma « déclaration et aller déposer au greffe les preuves maté- « rielles que nous avons trouvées auprès du cadavre; assistez « donc aux nôces de votre fils, j'ai songé à tout. »

« P. S. La malignité qui veille toujours n'a pas manqué « de profiter de la mort de Bertrand pour rappeler l'ini- « mitié qui existait entre lui et maurice et tirer de là des « conséquences qui font pitié et que vous mépriserez comme « moi. Si je vous en parle c'est pour vous instruire de « tout. »

ÉDOUARD, *qui s'est approché pour entendre.*

Eh ! bien, mon père, qu'en pensez-vous ?

LANGLOIS.

Peux-tu me le demander ?... Est-ce que je ne connais pas Maurice depuis trente ans ?

ÉDOUARD.

Je puis vous le dire maintenant ; voilà la cause de la tristesse que je ne pouvais vaincre ; mais tous les hommes fussent-ils réunis pour l'accuser, en donnant mon sang pour Maurice, je dirai toujours qu'il est incapable d'un crime.

LANGLOIS.

Un crime !... on pourrait tout au plus penser qu'une querelle... Mais, morbleu, chassons ces idées... Voilà ta femme, voilà Maurice, comme il le disait tout à l'heure, ne pensons plus qu'à la joie.

SCÈNE XIV.

Les Mêmes, MAURICE, MATHURINE, LISE.
(*Une grande table est placée au fond de la scène, les villageois et parens dansent sur le devant.*)

MAURICE, *entrant.*

Hé bien ! hé bien ! vous restez-là vous autres, dans un coin, sans rien faire ? Qu'est-ce qui m'a donné des paresseux comme cela ? Diable ! Edouard, un jour de nôces ce n'est pas de bonne augure.

Digitized by Google

LISE, *à Edouard.*

Est-ce que votre air chagrin, va vous reprendre, monsieur?

ÉDOUARD.

Non, ma bonne petite Lise, près de toi je suis heureux.

MATHURINE.

A la bonne heure, mon gendre, ou sans cela je me brouillerais avec toi.

LANGLOIS.

Soyez tranquille, Mathurine, mettons-nous seulement à table, et nous allons voir.

MAURICE.

C'est cela à table ... (*Tout le monde se place, la famille, les notables, les pères, mères, etc.; repas champêtre.*)

BALLET.

(*A la fin duquel un paysan arrive tout essoufflé.*)

LE PAYSAN.

Alerte !... alerte !... m'sieu Maurice, m'sieu Langlois, j' viens d' rencontrer à l'entrée du village des gens armés avec un homme noir à leur tête; ils m'ont demandé l' chemin d' la ferme du père Maurice; je leur ai fait prendre l' pus long et j' sommes bien vite venu vous avertir.

TOUS, *se levant.*

O ciel !...

MAURICE, *avec calme.*

Eh ! bien, qu'avez-vous? La justice peut descendre en ces lieux; ce n'est pas à moi à craindre sa présence.

ÉDOUARD, *bas à Langlois.*

Ah ! mon père, est-ce que sur des bruits sans fondement on oserait...

SCÈNE XV.

Les Mêmes, UN JUGE DE PAIX, un Brigadier, Archers.

LE JUGE.

Est-ce ici la ferme de M. Maurice ?

MAURICE, *s'avançant.*

Oui, monsieur.

LE JUGE.

Est-ce à lui que je parle.

MAURICE.

A lui-même.

Digitized by Google

LE JUGE, *au brigadier.*

Faites des perquisitions dans la ferme. Et vous, emparez-vous de la personne de monsieur. (*Le brigadier entre dans la ferme.*)

ÉDOUARD, *se mettant entre Maurice et les deux archers.*

Vous emparer de lui !... Et de quel droit arrêtez-vous un vertueux père de famille au milieu de ses enfans ?

MAURICE, *avec dignité.*

Silence, Édouard !... Monsieur êtes-vous porteur de quelque ordre.

LE JUGE.

Voici un mandat d'amener signé par le magistrat de Valence qui nous ordonne de nous saisir de votre personne, comme étant accusé d'avoir assassiné le garde-forestier Bertrand.

TOUS.

Grand Dieu !...

LISE.

Mon père un assassin !...

MAURICE.

Qu'ai-je entendu !... qui ?... moi... Accusé d'un meurtre ! Ah ! mon Dieu !...

ÉDOUARD.

Eh ! quoi, monsieur, avez-vous pu vous charger d'un pareil ordre !... La réputation de M. Maurice n'est-elle pas parvenue jusqu'à vous ?... Comment avez-vous pu croire un instant que l'idée d'un assassinat soit entrée dans son âme ?... Ah ! monsieur...

LE JUGE.

Jeune homme, attendez pour défendre Maurice qu'il soit devant ses juges.

SCÈNE XVI.

Les Mêmes, LE BRIGADIER.

LE BRIGADIER.

M. le juge nous n'avons trouvé que cette arme.

LE JUGE.

Serrez-la soigneusement. Partons.

MATHURINE, *s'attachant au col de son époux.*

Partir !... Jamais.

LISE, *s'attachant à son père.*

Mon père ?

Digitized by Google

LANGLOIS.

Quel coup affreux !

ÉDOUARD.

Nous n'y consentirons pas.

LE JUGE.

Séparez-les!... (*Les archers les séparent.*)

MAURICE.

Hé ! quoi ! après trente ans d'une vie irréprochable, m'arracher des bras de ma famille, sur le moindre soupçon, sans la moindre preuve.

LE JUGE.

Des preuves !... Vous en trouverez dans les prisons de Valence.

MAURICE.

Eh ! qui donc ose m'accuser ?

LE JUGE.

Votre complice !

FIN DU SECOND ACTE.

Digitized by Google

ACTE III.

Le théâtre représente une salle commune des prisons de Valence; le fond de cette salle est coupé en arcades grillées, depuis le haut jusqu'en bas. Au milieu une grille. Ces arcades laissent voir au fond une vaste cour et d'autres corps de bâtiment. A droite dans l'intérieur de la prison et au second plan un petit escalier de quelques marches conduit à une porte au-dessus de laquelle est écrit: Logement du Geolier en chef. *A droite et à gauche sur le premier plan sont les portes des cachots de Lambert et Maurice.*

SCÈNE PREMIÈRE.

LAMBERT est assis à gauche, deux Archers derrière sa chaise, LE JUGE à quelque distance vers la droite devant une table, LE GEOLIER derrière lui. LE GREFFIER vis-à-vis le Juge, deux Porte-clefs de chaque côté des cachots dans le fond.

LAMBERT, *sa contenance dans tout l'acte doit être celle d'un criminel repentant excepté dans ses à-parté, et à la dernière scène où il doit avoir l'air d'un homme que le poids de ses remords oppresse et qui est venu se soulager en fesant à la justice l'aveu de son crime.*

Je n'ai plus rien à ajouter à ma déposition.

LE JUGE, *à part.*

Quelle horrible aventure !... oppressé par ses remords et quelques heures après l'exécution de son forfait, un criminel vient se livrer lui-même à la justice. (*haut*) Mais comment jusqu'à présent irréprochables, avez-vous pu, Maurice et vous, vous porter à de pareilles extrémités ?

LAMBERT.

Hélas ! monsieur, les passions humaines ne calculent pas. Bertrand depuis long-temps nous avait tous deux mortellement offensés.

LE JUGE.

Mais cependant, on dit que si Maurice était l'ennemi déclaré du garde-forestier, vous étiez, vous Lambert, lié avec lui.

Digitized by Google

LAMBERT.

Sous les apparences de l'amitié je déguisais ma haîne et le désir de me venger ; Maurice seul ne pouvait rien cacher.

LE JUGE, *au greffier.*

Donnez-moi la déclaration. (*il lit*) « Hier à six heures du « soir, nous trouvant Maurice et moi avec le garde-forestier « Bertrand, dans le grand carrefour de la forêt de Saint-« Vallier, et l'occasion me paraissant favorable pour nous « venger, j'ai fait part de mon projet à Maurice et l'ai dé-« cidé à tirer d'un côté un coup de pistolet à Bertrand, « tandis que de l'autre, afin qu'il ne pût nous échapper, avec « son fusil, je le tenais entre deux feux. » Toute cette déclaration est entièrement conforme à la vérité ?

LAMBERT, *se levant.*

Oui, monsieur le juge, je le jure.

LE JUGE.

Signez donc.

LAMBERT, *à part, signant.*

C'est la perte de Maurice que je signe.

LE JUGE, *se levant.*

En faveur de votre prompt repentir, croyez que je ferai valoir vos remords, et surtout la franchise qui vous engage à déclarer que le premier vous avez porté Maurice au crime.

LAMBERT.

C'est inutile, monsieur, je ne demande qu'à mourir.

LE JUGE.

Puisque vous avez tant de pouvoir sur l'esprit de Maurice servez-vous en donc pour l'engager à ne rien cacher et à se rendre par cela même plus intéressant aux yeux de la justice.

LAMBERT, *à part.*

Il tarde bien à venir !

LE JUGE.

J'ordonnerai qu'on le laisse seul avec vous.

LAMBERT, *à part.*

Je pourrai donc librement jouir de sa douleur.

LE JUGE, *au geolier.*

Conduisez l'accusé dans sa prison ; vous l'en ferez sortir quand Maurice sera arrivé. (*Lambert rentre.*)

Digitized by Google

SCÈNE II.

LE JUGE, UN GUICHETIER.

LE GUICHETIER.

M. Langlois de Saint-Vallier et son fils, demandent à parler à monsieur le juge d'instruction.

LE JUGE.

Qu'on les fasse entrer.

SCÈNE III.

Les Mêmes, LANGLOIS, ÉDOUARD.

ÉDOUARD.

Ah ! mon père, quel horrible cachot !... Où est-il ? monsieur le juge, ne nous permettrez vous pas d'adoucir sa captivité ?

LE JUGE.

Calmez-vous.

LANGLOIS, *plus froidement, mais non moins affecté.*

Maurice est-il en ces lieux.

LE JUGE.

Non, monsieur, je l'ai d'abord fait conduire à Saint-Vallier pour le confronter avec le corps.

LANGLOIS.

Nous avons cru qu'on le dirigeait directement sur Valence, et suivis de sa malheureuse famille, de ses amis, mon fils et moi, nous venons d'arriver... Mais est-il vrai que de fortes présomptions s'accumulent sur la tête de Maurice; est-il vrai que son complice soit déjà dans les fers ?

LE JUGE.

Oui, monsieur.

ÉDOUARD.

Son complice ! quelle horrible imposture ! quel est donc le misérable qui peut avoir trahi la vérité ?... Ce ne peut-être qu'un lâche qui veut perdre un honnête homme.

LE JUGE.

Arrêtez !... Le connaissez-vous celui que vous abaissez ainsi et qui, incapable de supporter le poids d'un crime, est venu volontairement éclairer la justice ? Sachez que sa vie a été jusqu'à présent aussi loyale que celle de Maurice, et qu'un pareil témoignage est terrible contre ce dernier.

Digitized by Google

LANGLOIS.

Mais quel est-il donc enfin ?

LE JUGE.

Vous le connaissez ; c'est Lambert...

LANGLOIS.

Ciel ! Lambert !...

ÉDOUARD.

Lambert !...

LANGLOIS.

Que signifie ?...

ÉDOUARD.

Quel affreux mystère, mon père !...

LANGLOIS.

Je ne sais plus que penser...

LE JUGE.

Suivez-moi, Langlois, je vais vous faire connaître d'autres preuves qui déposent malheureusement encore contre Maurice. Edouard, allez consoler votre famille; vous pouvez lui promettre de ma part que je la laisserai pénétrer jusqu'au prisonnier. (*au geolier*) Vous me ferez prévenir de l'arrivée de Maurice. (*Ils sortent.*)

SCÈNE IV.

LE GEOLIER, seul.

Il faut convenir que je joue de malheur... Depuis six mois mon emploi était de n'avoir rien à faire... Je trouvais ça commode... et voilà que tout d'un coup il me tombe deux prisonniers sur les bras... c'est comme un fait exprès, je ne reçois jamais personne à dîner et c'est quand il m'arrive un de mes anciens camarades que je suis obligé de le laisser boire sans moi et en tête à tête avec ma femme encore... Mais on entre dans la cour... c'est fort heureux... Voilà notre homme... (*La cour se remplit d'archers.*)

SCÈNE V.

Le Même, MAURICE, Archers.

LE GEOLIER, *ouvrant la grande grille.*

Entrez, entrez ; on vous attend.

MAURICE, *le visage altéré, mais calme.*

C'est donc ici qu'est renfermé l'homme qui veut me con

Digitized by Google

duire au supplice !... et on le dérobe à mes yeux !... craint-on que mes regards ne le forcent à se retracter ?

LE GEOLIER.

Non pas; j'ai même l'ordre de vous procurer le plaisir de le voir dès votre arrivée.

MAURICE.

Je vais donc enfin savoir...

SCÈNE VI.

Les mêmes, LAMBERT.

LE GEOLIER, *ouvrant le cachot de Lambert.*

Venez, venez, Maurice est ici. (*à Maurice*) Voilà votre complice.

MAURICE.

En croirai-je mes yeux !... Lambert.

LE GEOLIER, *aux archers.*

Voyez-vous comme la vue de son complice le pétrifie ? Il est coupable!... allons prévenir monsieur le juge. (*Les archers restent dans le fond.*)

SCÈNE VII.

MAURICE, LAMBERT.

MAURICE.

Lambert !... (*courant à lui*). C'est bien lui ! Un songe affreux ne m'abuse pas.

LAMBERT.

Oui, je suis Lambert, vos regards ne vous trompent point.

MAURICE.

Quelle horrible frénésie s'est emparée de son esprit... ah ! Lambert, revenez à vous... Songez que votre délire peut vous mener...

LAMBERT.

A l'échafaud !... Mais nous y monterons ensemble.

MAURICE.

Qu'entends-je ! vous voulez ma mort ? Que vous ai-je fait grand Dieu !...

LAMBERT.

Ce que tu m'as fait !... vingt années de bonheur pour toi et d'humiliations pour moi, ne justifient-elles pas assez ma vengeance !...

Digitized by Google

MAURICE.

Votre vengeance !

LAMBERT.

Ce que tu m'as fait ! et cette supériorité que tu affectais envers moi depuis notre plus tendre enfance ? Et Mathurine que tu as enlevée à mon amour, et ses biens que j'allais tenir de son père, et que tu m'as ravis en la séduisant... ce que tu m'as fait !

MAURICE.

Je ne puis revenir de ma surprise !

LAMBERT.

Apprends enfin à me connaître : jetés rivaux sur cette terre, je fus contraint jusqu'à présent de souffrir en silence, de renfermer au fond de mon cœur la haîne qui le dévorait.

MAURICE.

Eh ! quoi, Lambert, c'est lorsque ce matin encore mon âme cherchait la vôtre, c'est lorsque votre main pressait la mienne...

LAMBERT.

Ce matin il fallait encore t'abuser. Le sort n'a point trompé mes espérances... tu es en mon pouvoir... Je puis enfin respirer !... Je puis te dévoiler hautement mon secret et débarrasser mon cœur du poids qui l'oppressait.

MAURICE.

Misérable !... combien j'étais loin de connaître ta perfidie, je m'étonnais de ton indifférence, de ta froideur ; je fesais tout pour les vaincre... Quoi malheureux !... Tu veux me rendre responsable des fautes du sort... C'est mon sang que tu demandes... Reviens de ton égarement, il en est temps encore... Songe à ce Dieu qui t'entend, que ta voix outrage, et tremble que sa foudre ne fasse à l'instant justice d'un scélérat tel que toi.

LAMBERT, *avec une froide ironie.*

Malgré vos injures je n'en suis pas moins le maître de votre sort.

MAURICE, *à part.*

Ah ! malheureux Maurice !... Quelle horrible vérité !

LAMBERT.

Tu me connais à présent, adieu, nous nous reverrons sur l'échafaud ?...

MAURICE, *l'arrêtant.*

Vous ne me quitterez pas, vous reviendrez à des sentimens plus justes, plus humains...

Digitized by Google

LAMBERT.

Espérez-vous fléchir un homme qui peut donner jusqu'à sa vie pour mieux assurer sa vengeance ?

MAURICE.

S'il vous fallait la mienne, ne pouviez-vous me la ravir, sans vous exposer vous-même ?

LAMBERT.

Oui, je le sais ; mais une pareille mort ne fesait que t'arracher à ta famille.

MAURICE.

Que vous fallait-il donc de plus ?

LAMBERT.

La déshonorer avec toi !

MAURICE.

Ah ! grand Dieu ! ce coup m'accable ! Si cette âme que vous brisez a su vous comprendre, c'est mon bonheur... ce sont mes biens qui vous portent envie. Ah ! prenez-les tous, mais au nom du ciel, au nom de ma famille infortunée, rendez-nous l'honneur.

LAMBERT, *avec un sourire amer.*

Des prières !... de l'or !... Est-il rien au-dessus du plaisir de la vengeance.

MAURICE.

Je ne tiens pas à la vie je t'en fais le sacrifice, si ma mort seule peut te fléchir ; mais ma femme, mes enfans, cruel, épargne-les... Si involontairement j'ai pu t'offenser, de quoi se sont-ils rendus coupables envers toi. Ah ! Lambert, c'est un époux, c'est un père, c'est l'ami de ton enfance qui se jette à tes genoux... Voilà mon sein, frappe, mais au nom du ciel épargne une famille qui n'a jamais rien fait pour mériter d'être déshonorée.

LAMBERT, *le regardant avec une joie féroce.*

A mes pieds !.. sort barbare, tes coups sont oubliés... Mais on vient. (*repoussant Maurice qui est toujours à ses pieds, et élevant la voix*) Épargnez-vous des prières inutiles ; rien ne m'engagera à trahir la vérité !

SCÈNE VIII.

Les Mêmes, LE JUGE, UN GREFFIER, LANGLOIS, Guichetiers, Archers.

LE JUGE, *lorsque tout le monde est placé.*

Maurice, vous êtes accusé par Lambert d'avoir tous deux

Digitized by Google

concerté et mis à exécution la mort du garde-forestier... prenez connaissance de la déclaration de votre complice. (*Il la lui donne à lire.*)

MAURICE, *après avoir lu.*

Quel tissu d'horreurs et de faussetés!.. M. le juge, écoutez-moi; je suis innocent et Lambert n'est pas coupable; depuis trente ans je suis l'objet caché de sa haîne; depuis trente ans sa criminelle patience attend l'occasion de se venger. Lui-même m'a dévoilé cet affreux mystère dans l'entretien que je viens d'avoir avec lui. Ah! monsieur, que n'avez-vous pu l'entendre!.. Comme moi vous seriez encore glacé de terreur; mais j'espère tout de votre justice; j'espère que votre œil scrutateur pénètrera bientôt jusqu'au fond de son âme, et que votre voix foudroyante en fera sortir la vérité.

LAMBERT, *avec calme.*

Je laisse à M. le Juge le soin d'apprécier la faiblesse d'un pareil moyen... Je le sais, maintenant, Maurice, en prenant tout sur moi je pouvais vous sauver; mais dans le premier moment je n'ai vu que l'intérêt de la vérité, je n'ai entendu que le cri de ma conscience.

LE JUGE.

La justice ne l'oubliera pas.

LAMBERT.

Que parlez-vous de vengeance! ainsi que vous, Maurice, je suis exposé à mourir... et je serais venu volontairement me livrer à une mort infâme, quand depuis trente ans, en agissant avec prudence, je pouvais assouvir sur vous une haîne aussi invraisemblable, avec l'espérance au moins de n'être jamais découvert et de ne point perdre la vie.

MAURICE.

Mais alors, ainsi que tu viens de me le dire, ta vengeance ne se fût pas étendue sur toute ma famille.

LAMBERT, *d'un air hypocrite.*

Ah! monsieur, si quelque chose a pu me retenir un instant, c'est le souvenir de la femme, des enfans de Maurice... Tout à l'heure encore il m'implorait pour eux... Mais hélas! aucun motif doit-il arrêter le cours de la justice.

LE JUGE.

Maurice, qu'avez-vous à répondre?

MAURICE.

Tant de scélératesse me confond. Je le vois, il a juré ma mort. Elle est inévitable... et c'est sur le seul témoignage d'un tel homme qu'on me livrera au bourreau!...

Digitized by Google

LE JUGE.

Détrompez-vous, Maurice... (*il lui présente le pistolet trouvé près de Bertrand*) Connaissez-vous ce pistolet, si parfaitement semblable à celui qu'on a trouvé chez vous.

MAURICE.

C'est le mien.

LAMBERT, *à part avec un mouvement de joie.*

Je ne connaissais pas cette preuve !...

MAURICE.

Oui c'est bien à moi... Mais quel souvenir !.. monsieur, hier, je rencontrai Lambert dans la forêt de Saint-Vallier ; il allait porter de l'argent et moi en recevoir ; la crainte d'être attaqué m'avait fait prendre mes précautions. Langlois peut affirmer ce fait.

LE JUGE.

Est-il vrai, Langlois !

LANGLOIS.

Oui, monsieur.

MAURICE.

Lambert était sans défense, je lui donnai un de ces pistolets.

LE JUGE, *à Langlois.*

Avez-vous vu donner cette arme !

LANGLOIS, *péniblement.*

Non, monsieur, je n'ai pas même vu Lambert.

MAURICE.

J'atteste que c'est la vérité !... Infâme, feras-tu donc tourner contre moi l'arme que je t'avais donnée pour ta défense.

LAMBERT.

Toujours le même système... ne suis-je donc pas assez criminel sans que vous cherchiez encore à me noircir... Ah ! Maurice, n'avez-vous pas d'autres moyens à faire valoir ? ne pouvez-vous pas invoquer en votre faveur une vie jusqu'ici irréprochable !

LE JUGE.

Personne n'ignore l'inimitié qui existait entre vous et Bertrand. La déposition de Lambert, cette arme, le bruit public, n'en voilà-t-il pas assez pour jeter la justice dans d'étranges perplexités sur votre compte ?

MAURICE, *à part.*

Je suis perdu !

Digitized by Google

LE JUGE.

J'aime à coire qu'un instant d'égarement vous a porté à ce forfait, mais combien plus vous seriez recommandable à mes yeux si, comme Lambert, vous en fesiez librement l'aveu.

MAURICE.

Écoutez-moi, monsieur...

LE JUGE, *sévèrement.*

C'est au tribunal assemblé que vous répondrez. Restez ici, je vais vous envoyer votre famille. (*Il fait signe à Langlois de le suivre; celui-ci court à Maurice, lui sert la main, et suit le juge en cachant son visage. Tout le monde sort; Maurice reste seul.*)

SCENE IX.

MAURICE, seul.

Quelle horrible situation! que d'apparences pèsent sur ma tête!... Rien ne peut me soustraire à la vengeance de Lambert... devais-je m'attendre à un coup pareil?... Et c'est au moment où j'allais goûter le bonheur que le sort barbare... Pardonne, ô mon Dieu!... pardonne, une infortune aussi subite a troublé ma raison... Je me soumets à toutes les épreuves qu'il te plaira de m'envoyer, mais je t'en conjure, donne-moi la force de les supporter.

SCÉNE X.

MAURICE, MATHURINE, LISE, ÉDOUARD.

MATHURINE, *courant à Maurice.*

Mon cher Maurice!...

LISE ET ÉDOUARD.

Mon père!...

MAURICE.

Ah! mes amis que votre présence me fait de bien!...

MATHURINE.

N'est-ce pas que c'est une méprise... Que Lambert n'est point ton accusateur... qu'il n'est point en ces lieux?... Ils sont là tous... dans la ville... à déclamer contre toi... à plaindre le sort de Lambert.

MAURICE.

Ils plaignent Lambert!... ils m'accusent!... Juste ciel!...

Digitized by Google

ÉDOUARD.

Je ne puis concevoir une telle fatalité.

MAURICE, *les prenant par les mains.*

Mes chers amis, armez-vous de courage.

MATHURINE.

Du courage! serais-tu donc en danger?

MAURICE.

A quoi servirait de vous le cacher?... Lambert est un monstre tel qu'on n'en vit jamais...

LISE.

Grand Dieu!...

MAURICE.

Vous connaissez tous mon innocence... hé bien! je vais porter la peine d'un forfait que je n'ai pas commis... Je vais périr...

MATHURINE.

Périr!...

ÉDOUARD.

Non la justice m'entendra, je serai votre défenseur, et le ciel m'accordera peut-être assez d'éloquence pour convaincre vos juges.

MAURICE.

Ne l'espérez pas, Edouard; quelle éloquence est assez forte contre l'action d'un homme qui se dévoue à la mort pour mieux m'entraîner avec lui?... Il n'y a qu'un miracle qui puisse me sauver.

MATHURINE.

Ah! malheureuse.

MAURICE.

Allons, ma chère femme, mes enfans, du calme, de la résignation.

TOUS.

Nous ne te quitterons pas!...

MAURICE.

Laissez-moi... laissez-moi... Vos larmes m'ôteraient toute la fermeté qui m'est nécessaire.

ÉDOUARD.

Le monstre!... Et je ne puis même venger Maurice!...

MATHURINE.

Qu'entends-je! viendrait-on déjà l'arracher à nos embrassemens?...

Digitized by Google

SCÈNE XI.

Les Mêmes, LE GEOLIER, sortant de chez lui.

LE GEOLIER.

Allons, allons, ... L'heure s'avance, le prisonnier ne peut rester plus long-temps avec vous.

LISE.

Ah! monsieur, ne nous séparez pas.

LE GEOLIER.

J'ai des ordres. (*à part*) Et mon diable de convive qui est là-haut et qui fait si bien sauter ma cave.

MAURICE.

Ne le forcez point à manquer à ses devoirs... On nous permettra peut-être encore de nous revoir... Adieu, mes amis... adieu... Mettons toute notre confiance dans la bonté du ciel.

TOUS.

Adieu, mon père!... Mon époux!...

MAURICE, *s'arrachant de leurs bras.*

Laissez-moi, laissez-moi... (*Il rentre précipitamment.*)

SCÈNE XII.

Les Mêmes, excepté MAURICE.

MATHURINE, *au geolier.*

Ah! monsieur, veillez sur lui, qu'il ne manque de rien... Croyez que notre fortune secondera notre reconnaissance.

LE GÉOLIER.

C'est bon, c'est bon. (*Au même instant on frappe à la porte de la prison. Tous se lèvent effrayés.*)

MATHURINE.

Qu'entends-je?...

LE GEOLIER.

Qui est-là?...

UNE VOIX, *au-dehors.*

Ouvrez... c'est moi,... c'est Pierre... Le berger de M. Lambert.

TOUS.

Pierre!..

Digitized by Google

SCÈNE XIII.

Les Mêmes, PIERRE.

LE GEOLIER.

Que veux-tu à cette heure ?... tu ne peux parler à ton maître sans un ordre.

PIERRE.

Est-il donc possible qu'il ait été arrêté comme complice de m'sieu Maurice ?

LE GEOLIER.

C'est parbleu bien lui-même qui est venu se livrer et qui accuse Maurice.

PIERRE.

C'est lui qui... comment dites-vous ça, M. le geolier ?

LE GEOLIER.

C'est lui qui accuse Maurice.

PIERRE.

Ah ! ça, tout c' que j'avons vu est-il un songe... ou ben est-ce que j'avons la berlue ?... Allons, allons, M. l' geolier vous voulez rire.

ÉDOUARD.

Voilà l'ouvrage de ton exécrable maître.

PIERRE.

C'est donc sérieux ?... Les pauvres gens !... Je n' connaissons pas l' motif d' not' maîtr'... J' s'rai p't'-être ben fusillé par c't' enragé qui ne m' sort pas de l'esprit, mais ça m'est égal... Qu'il m'en arrive c' qu'il plaira au ciel... J' n' laisserons jamais périr un innocent... Madame Mathurine, mademoiselle Lise, M. Edouard, il y a p't'-être encore des moyens d' vous sauver.

LISE.

Ah ! Pierre, chaque instant nous enlève l'espérance.

PIERRE.

Laissez donc... Je n' sommes qu'un pauvr' pâtre.. Eh ben! dans c' moment-ci, j' valons p't'-être not' poids d'or.

ÉDOUARD.

Que dit-il ?... Explique-toi !... et crois que la plus forte récompense...

PIERRE, *regarde d'un air réjoui autour de lui.*

Je n' dis pas que j' sache précisement... mais c' pendant...

Digitized by Google

en allant sur les traces... (*toute la famille l'écoute avec une joie inquiète.*) Ah! mon Dieu...

MATHURINE.

Achève, achève...

PIERRE, *inquiet regardant toujours autour de lui.*

(*A part.*) Quand l' diabl' y s'rait y n' peut pas être ici... (*avec un air de mystère.*) Si j'ai ben vu... si c' n'est pas un rêve... J' pourrais p't'-être vous dire... (*en ce moment la porte du logement du geolier s'ouvre et Charles paraît en appelant Thomas.*) Miséricorde!... le voilà!... je le r'connais!...

TOUS.

Qui donc?

PIERRE, *effrayé.*

Le diable!... (*ses dents claquent, ses membres tremblent; surprise générale.*)

SCÈNE XIV.

Les Mêmes, CHARLES.

(*Ivre. Il a une bouteille et un verre à la main.*)

CHARLES.

Eh ben! Thomas, mon ami, tu me laisses boire tout seul... C'est pas honnête... J' sais mieux vivre que toi, moi, ... je t'apporte ton verre.

LE GEOLIER.

Allons, ivrogne, ce n'est pas ici ta place. (*Il veut le renvoyer, et lui retire le verre et la bouteille.*)

CHARLES.

Eh! laisse donc, ... ça m'amuse moi de boire dans une prison... ça m' semble plus gai... Allons à ta santé, mon vieux.

MATHURINE.

M. le geolier...

CHARLES.

Restez donc, je ne veux pas vous gêner. J'aurais joliment mal fait tout d' même de m'en aller sans venir voir mon ancien camarade qui a de si bon vin. Tu étais sapeur, autrefois, maintenant te voilà geolier. Tu as ben fait d' quitter ton pays, il y a six mois, pour venir ici... Jadis, tu en-

Digitized by Google

fonçais les portes et aujourd'hui tu les fermes... Tu as des pensionnaires... les voilà p't'-être... (*il s'avance en chancelant vers les autres personnages ; quand il en est à Pierre il dit en lui frappant sur l'épaule.*) Tiens, je connais celui-là... c'est mon berger d'hier... Ah ! ça, il est donc partout c' conscrit là.

PIERRE, *à part.*

Il va m' tuer, c'est sûr.

LE GEOLIER, *l'entraînant.*

Allons, allons, Charles, ce n'est pas bien de montrer tant de gaîté devant des gens qui sont dans la douleur.

CHARLES.

Dans la douleur, et pourquoi donc ça, morbleu !

LE GEOLIER.

Comment ! est-ce qu'en arrivant ici tu n'as pas entendu parler de l'assassinat du garde-forestier Bertrand ?

CHARLES, *à part.*

Un garde-forestier ! serait-ce mon homme d'hier ? (*haut*) Et qu'est-ce qu'il est devenu, c' garde-forestier ?

LE GEOLIER.

Parbleu ! il est devenu... mort.

CHARLES, *à part.*

Diable ! j' croyais ne l'avoir que blessé. (*haut*) Eh ! bien ?

LE GEOLIER.

Eh ! bien, on a arrêté l'assassin, il est ici dans la prison.

CHARLES.

Comment ici ? (*à dater de ce moment son ivresse se dissipe par degrés.*) Et tu l'appelles ?

LE GEOLIER.

Maurice, le fermier. Voilà sa famille.

CHARLES.

Maurice, l'assassin du garde-champêtre ? En es-tu bien sûr ?

LE GEOLIER.

Et sans doute, puisque c'est son complice qui l'a fait connaître.

CHARLES.

Son complice ! et qui donc est son complice ?

Digitized by Google

LE GEOLIER.

Qui ? Lambert ; il s'est livré lui-même.

CHARLES.

Lambert !... (*à part*) m'aurait-on attiré dans un piége ?

LE GEOLIER.

Ah ! ah ! ah !... Parce qu'il s'appelle Lambert, je parie qu'il croit que c'est lui.

CHARLES.

Non certainement... mais alors...

LE GEOLIER.

Allons, rassure-toi, mon vieux... c'est le père Lambert, le voisin de Maurice.

CHARLES.

Ciel ! mon père... Voilà qui me dégrise. (*Il devient très-sérieux et jette de côté son bonnet de police qui va tomber dans les jambes de Pierre qui tremble.*)

PIERRE.

Ah ! mon Dieu que va-t-il faire, j' voudrais être à cent lieues d'ici. (*Il fait mine de vouloir sortir, Charles l'arrête et le ramène.*)

CHARLES.

Reste-là !... (*tout le monde le regarde avec inquiétude*) (*à part*). Maurice arrêté... Mon père qui l'accuse en se déclarant complice... Quel horrible mystère ! Mon devoir est tracé. (*au geolier*) Cours chez le juge d'instruction, fais le venir ainsi que les accusés, j'ai des révélations à faire.

LE GEOLIER ET LES AUTRES.

Toi !... Vous !

CHARLES, *vivement.*

Va ; ne réplique pas. (*à Pierre*) Et toi si tu bouges, tu es mort...

Digitized by Google

SCÈNE XV.

Les Mêmes, excepté le GEOLIER.

MATHURINE.

Quel rayon d'espérance est entré dans mon cœur !... Ah ! monsieur le soldat, êtes-vous un ange descendu du ciel pour nous rendre le bonheur !...

CHARLES, *la repoussant doucement.*

Laissez-moi, laissez-moi... Il n'est pas temps encore.

PIERRE, *bas.*

Au nom du ciel, laissez-le, ou il vous tuerait.

CHARLES, *à part.*

Mon père complice, quand c'est moi... mille bombes ! je m'y perds... si je parle Maurice est sauvé et mon père sera forcé de renoncer à un dessein que je ne puis m'expliquer et dont je doute encore... Si je me tais, ils périssent tous les deux... Mon devoir... cet habit... Je parlerai !... (*Il reste au milieu du théâtre immobile, les bras croisés, tandis que tout le monde l'examine.*)

SCÈNE XVI.

Les Mêmes, LE JUGE, LANGLOIS, LE GEOLIER, Guichetiers, Gendarmes, Peuple et Paysans dans la cour.

LE JUGE.

Est-il vrai soldat que vous ayez des révélations à faire !

CHARLES, *froidement.*

Oui, monsieur, mais je ne parlerai point que les accusés ne soient ici présent.

LE JUGE.

Faites venir Maurice et Lambert; laissez entrer tout le monde.

SCÈNE XVII ET DERNIÈRE.

Les Mêmes, MAURICE, LAMBERT.

MAURICE.

Que me veut-on ! (*sa famille se jette dans ses bras*).

LAMBERT, *à part.*

Le soldat de ce matin !

Digitized by Google

CHARLES, *avec dignité.*

On vous a prié de venir, M. le juge, pour vous faire connaître toute la vérité.

LAMBERT, *à part.*

Que signifie ?

CHARLES, *à son père.*

Est-il vrai, Lambert, que vous ayez accusé Maurice du meurtre du garde-champêtre ? Est-il vrai que vous vous soyez déclaré son complice.

LAMBERT.

M. le juge, de quel droit cet inconnu m'interroge-t-il ?

LE JUGE.

C'est moi qui le lui donne.

LAMBERT.

J'ai déjà répondu ce matin comme je le devais.

LE JUGE.

Répondez encore, et dites si véritablement Maurice est coupable, si véritablement vous êtes son complice.

LAMBERT, *à part.*

Chercherait-on à m'intimider ?... (*haut avec force*) Oui, je le répète, Maurice a commis le crime, et je suis son complice.

CHARLES, *douloureusement.*

Je n'en puis plus douter ! (*haut avec peine*) J'ignore quels motifs peuvent vous guider, mais vous, juge, et vous tous qui m'entourez, écoutez-moi : quelque soit le sort qui m'est réservé, je manquerais à toutes les lois divines et humaines, si je ne déclarais ici hautement que c'est moi, qui, sans le vouloir, ai ce matin tué le garde-champêtre.

TOUS.

Lui !...

MATHURINE.

Mon cher Maurice !

LAMBERT, *à part.*

Oh ! fureur !...

LE JUGE.

Est-il possible !... Eh ! bien, Lambert que répondez-vous à cela ?

Digitized by Google

LAMBERT, *avec un sourire amer.*

Que cet homme, gagné par l'appas d'une forte récompense, s'est voué à la mort pour sauver Maurice, en se déclarant coupable involontairement d'un meurtre dont aucune preuve ne l'établit l'auteur.

CHARLES.

Aucune preuve !... récuserez-vous le témoignage de cet homme ? (*poussant Pierre sur le devant de la scène.*) Parle maintenant, je te le permets.

LAMBERT.

Pierre ! mon domestique !...

PIERRE, *très-ému et vivement.*

Oui, M. le juge, c'est la vérité ; j'étions dans la forêt de Saint-Vallier quand l'événement est arrivé, j'avons tout vu : l' garde-forestier Bertrand a couché en joue le soldat pour lui faire mettre bas les armes, il a tiré sur lui et l'a manqué ; alors il s'est jeté sur le soldat pour lui arracher son fusil ; c'est en se débattant que l' coup a parti, et j'atteste devant Dieu qu'il ne l'a tué qu'à son corps défendant. (*musique.*)

MATHURINE ET LISE, *tombant à genoux.*

Oh ! mon Dieu je te rends grâce...

MAURICE.

Eh ! bien, M. le juge, croirez-vous maintenant à l'infernale haîne de Lambert ?

CHARLES.

Que parlez-vous de haîne ?

LE JUGE, *à Lambert.*

Malheureux que direz-vous pour votre défense ?

LAMBERT, *à part.*

Oh destin qui me poursuis, tu le veux, je suis vaincu. (*haut en se retournant vers les assistans.*) Eh ! bien, oui !... Lisez enfin dans mon cœur ; fatigué du bonheur de Maurice, de mes infortunes, j'avais juré sa perte... je voulais mourir et l'entraîner avec moi. Le sort a déjoué mes projets... Mais ne crois pas Maurice jouir de ton triomphe... (*au juge*) Ne croyez pas que la justice puisse m'atteindre... depuis long-temps Lambert s'était dévoué à la mort et voilà comme il vous échappe. (*En disant ces mots, il se frappe d'un poignard caché dans son sein.*)

CHARLES.

O ciel !... Que faites-vous... Mon père...

Digitized by Google

TOUS.

Son père !...

LAMBERT, *se soulevant avec peine.*

Mon fils !... c'est toi... Dieu vengeur je reconnais ta justice. (*Il expire.*)

TABLEAU GÉNÉRAL.

LA TOILE TOMBE.

FIN.

Digitized by Google